

Du pont du *SS Oceanic*, Maisie Porter observait le quai. La corne sonna, signalant à tous les passagers qu'il était temps d'abrèger les adieux et de monter à bord. Son père, lui, avait déjà détourné les yeux et était en train de s'éloigner.

C'est donc ainsi que nos chemins se séparent, songea-t-elle. En le regardant disparaître au loin, elle aurait été incapable de deviner si elle allait lui manquer. Elle l'espérait, mais au fond de son cœur, elle en doutait sérieusement. La semaine qui avait précédé son départ, Maisie avait eu l'impression d'être poussée irrémédiablement vers un précipice, que les derniers jours qu'il lui restait à passer avec sa famille étaient comptés, comme l'on compte ceux qui nous séparent de Noël. Et voilà qu'elle partait pour l'Australie. La corne sonna une nouvelle fois, et le paquebot s'enfonça dans les vagues.

Sa mère n'avait même pas pris la peine de l'accompagner. Jusqu'au dernier moment, Maisie s'était demandé si elle ferait cet ultime effort, ne serait-ce que pour le plaisir de la voir partir, de lui assener l'ultime coup qui la ferait officiellement tomber dans le précipice, histoire de s'en débarrasser pour de bon.

Il y a quelques semaines encore, Maisie ignorait jusqu'à l'existence de son cousin Maitland. Et voilà qu'elle partait l'épouser. Elle soupesa le sac de cuir posé à ses pieds et observa la minuscule silhouette de son père, dans le lointain, la panique menaçant une fois de plus de la submerger. Son cœur se mit à tambouriner contre ses côtes, tel un poing contre une porte.

Petite, Maisie apparentait son père aux vieux ouvrages reliés de cuir qui envahissaient les étagères de sa bibliothèque — quelque chose que l'on ne vous autorisait que très rarement à toucher, et uniquement en cas de lourd problème. Mais comme ses livres, il savait se révéler fiable. Même si l'homme n'avait jamais été prompt à manifester son affection, l'idée de le perdre lui paraissait intolérable.

L'intendant qui apparut à ses côtés, aussi impressionnant de taille que de corpulence dans son uniforme noir, lui arracha un sursaut de frayeur. L'homme l'observa de manière si insistante qu'elle eut la désagréable impression d'être un animal dans un zoo. Elle prit alors immédiatement conscience de sa piètre tenue de voyage, des grosses chaussures qui lui brûlaient les talons et de ce chapeau de feutre qui ne parvenait que partiellement à cacher la jungle de ses cheveux.

L'homme cligna des yeux avant d'esquisser un sourire crispé qui n'en faisait plus que deux fentes très étroites.

— Puis-je me montrer d'une quelconque assistance, Miss ?

Son air clairement désapprobateur la mit d'emblée mal à l'aise, et elle avait parfaitement conscience que ses traits trahissaient son état. Elle sentit ses joues rougir, comme après la gifle cinglante que sa mère lui avait assenée quand elle avait tout d'abord tenté de s'opposer à ce mariage. Elle ravala la boule qui venait de se loger dans sa gorge avant de murmurer :

— Vous pourriez me montrer ma cabine ? Je voyage seule, mais je partage celle-ci avec une dénommée Mrs Wallace.

L'homme consulta sa liste et l'observa une nouvelle fois, les yeux plissés, dans la pénombre.

— Miss Porter ?

Maisie opina du chef.

— Mrs Wallace est déjà installée. Je vais vous accompagner.

Il prit alors son sac et ouvrit la porte, derrière eux. Un petit escalier recouvert de moquette menait aux cabines de première classe. Cramponnée à la rampe, Maisie luttait intérieurement entre le plafond qu'elle trouvait trop bas, ses pieds

qui lui faisaient souffrir le martyre, et son envie irrésistible de prendre ses jambes à son cou... L'intendant la guida le long d'un étroit couloir puis, arrivé devant une solide porte, il s'immobilisa en faisant claquer d'un petit coup sec ses chaussures vernies.

Quelque part sur le navire, une femme se mit à hurler.

Le paquebot tanguait, désormais, ses flancs émettant de sinistres craquements tandis que le rugissement de son moteur résonnait singulièrement à travers tout son corps. L'espace d'un instant, Maisie dut se plaquer au mur, toujours cramponnée à la rambarde.

— Cette femme semble vraiment mal en point. Ne pensez-vous pas qu'elle aurait besoin d'un médecin ?

— Je miserais plutôt sur l'hystérie, commenta l'intendant d'un air parfaitement détaché. Cela arrive à chaque voyage dès l'instant où nous appareillons.

— Mais... Vous ne voulez tout de même pas aller vous en assurer ?

— Quel intérêt ? rétorqua-t-il. Aucun remède ne peut guérir de ce mal. Lorsqu'elle réalisera qu'il n'y a aucun risque qu'elle se noie, elle arrêtera tout net. Bien, allons-y, Miss.

Puis il fit un pas vers la porte et frappa avec une douceur qui ne ressemblait certainement pas à ce qu'il avait laissé paraître jusqu'ici. Maisie marmonna un « Merci » tout en s'efforçant d'ignorer les cris qui persistaient.

La porte s'ouvrit sur une femme particulièrement corpulente, le visage terminé par une mâchoire carrée et surmonté d'un casque de boucles platine. Elle haussa les sourcils par-dessus ses lunettes à la monture en acier.

— Qu'est-ce que vous faites encore à traîner là, vous ? aboya-t-elle dans un anglais saccadé qui masquait piètrement l'accent traînant de ses origines australiennes. Vous avez déjà eu votre pourboire, non ?

L'homme inspira un coup sec, soutint son regard une fraction de seconde de plus que ne l'exigeait la politesse, puis il

pivota sur ses talons. Son impudence laissa Maisie tellement sous le choc qu'elle ne parvint à s'exprimer que d'une petite voix timide.

—Mrs Wallace ?

—Espèce de sous-fifre prétentieux, clama Mrs Wallace suffisamment fort pour se faire entendre de l'intendant. Mettez un uniforme à M. Tout-le-Monde et le voilà commandant d'une armée !

Puis elle s'écarta afin de laisser entrer Maisie.

—Entrez, très chère. Autant faire connaissance tout de suite, étant donné que nous allons partager la même chambre pour les deux prochains mois, n'est-ce pas ?

Maisie apprit alors que Mrs Wallace était de la famille d'une amie de sa mère. Elle disposait d'un carnet d'adresses qui aurait pu rivaliser avec celui d'un général de division. Même si la vieille femme avait reçu une coquette somme pour lui servir de chaperon, Maisie appréciait le fait d'avoir au moins ce petit lien avec son foyer, et elle espérait du plus profond de son cœur qu'elles parviendraient à s'entendre.

La jeune femme balaya la minuscule cabine des yeux. La pièce était nue et dégageait une odeur fraîche et entêtante, une odeur de pinède. Elle observa les murs blancs piquetés de rivets, le petit lavabo encastré dans une espèce de support aux allures de cercueil, dans un coin de la pièce, et les draps immaculés posés sur chacun des lits superposés, reliés par une petite échelle accrochée au garde-corps.

—Que se passe-t-il, très chère ? demanda Mrs Wallace. Vous semblez contrariée.

Maisie fit de son mieux pour s'arracher un sourire.

—Non, c'est juste que... Enfin, disons que je ne m'attendais pas à ça.

—Que voulez-vous dire ? s'étonna Mrs Wallace en se mettant à cligner des yeux.

—Je n'ai jamais partagé de chambre auparavant. Cela me

paraît assez petit, pour deux. En particulier pour une cabine de première classe...

— Personne ne peut acheter ce qui n'est pas à vendre, Maisie, répondit Mrs Wallace avec un sourire. Pas même vos parents, en dépit de leur fortune et de leur influence. Ce bateau ne dispose que de très peu de cabines individuelles, et vous êtes arrivée bien trop en retard pour pouvoir vous en assurer une.

— Mince, balbutia Maisie. Mais... il n'y a pas de hublot, par-dessus le marché ! Comment allons-nous pouvoir prendre l'air ?

— Alors là, jeune fille, croyez-moi : vous n'aurez pas le même discours quand nous traverserons une tempête, rétorqua Mrs Wallace en pointant un doigt sermonneur sur elle. Il n'y a rien de pire que de se faire réveiller en pleine nuit par des trombes d'eau qui viennent s'abattre sur votre hublot. Allez, très chère, secouez-vous un peu. Il va falloir vous laver et vous changer avant d'aller dîner.

Maisie se pétrifia sous la gêne. Allait-elle vraiment devoir se changer ici, en face de cette femme dont elle venait tout juste de faire la connaissance ? Elle baissa les yeux tout en triturant le bouton le plus haut de sa veste, consciente des larmes qui ne tarderaient pas à couler. Mrs Wallace se mit alors à toussoyer, comme si elle avait parfaitement saisi la situation délicate dans laquelle Maisie se trouvait.

— Aimeriez-vous avoir la cabine pour vous toute seule, le temps de vous changer ?

Maisie hocha la tête puis retira l'épingle surmontée d'une perle qui retenait son chapeau, qu'elle envoya valser sur le lit du bas. À peine avait-il touché le matelas qu'elle s'empressa de le récupérer, puis elle leva un regard timide en direction de son chaperon.

— Veuillez poser ça sur la chaise, très chère, lui ordonna Mrs Wallace. Il va nous falloir composer avec la présence de l'autre, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'un air rieur. Étant donné le manque évident d'espace pour tout sortir, vous vous servi-

rez de votre malle comme d'un rangement supplémentaire. Elle est sous le lit. J'ai bien peur d'avoir déjà rempli l'armoire avec mes propres vêtements. Vous devrez vous contenter de garder les vôtres bien pliés.

Maisie ne put s'empêcher de ressentir une pointe d'agacement en regardant la vieille femme rajuster ses boucles avant de se frayer un chemin jusqu'à la porte.

—Je pars au salon pour une petite demi-heure, entendu ? Cela vous dirait que je vous rapporte une tasse de thé ? Je vais voir ce que je peux faire. Oh, et ne vous en faites pas pour les lits. Ils ont déjà commencé à faire le mien ; ils viendront s'occuper du vôtre pendant que nous dînerons.

Lorsqu'elle eut quitté la cabine, Maisie demeura immobile quelques instants, les yeux fixés sur la porte. Une fois assurée que les pas lourds de son chaperon l'avaient menée à bonne distance, elle commença à déboutonner sa veste.

Elle sortit la malle de sous le lit et passa une main tremblante sur sa surface criblée de trous. Entouré de bandes de bois brun et scellé de deux loquets de laiton, l'objet n'était de toute évidence pas neuf. Du bout du doigt, Maisie traça les initiales marquées dans l'or, sur le couvercle noir et éraflé.

—Maisie Porter, dit-elle alors tout haut.

Que fais-tu donc ici ?

Elle sortit la clef de son sac à main et ouvrit la malle en grand. Puis elle fit un semblant de toilette dans le minuscule lavabo de la cabine, s'efforçant de ne pas penser à son bain du soir ni à l'immense chambre londonienne dont elle disposait pour elle toute seule. Lorsque Mrs Wallace réapparut une demi-heure plus tard – sans un seul signe de la tasse de thé pourtant promise –, Maisie avait enfilé sa robe de soirée et était fin prête pour aller dîner.

Mrs Wallace lui fit quitter la cabine avec son empressement habituel et la guida le long du morne couloir qui menait à l'escalier. Une fois sur le palier, elles s'arrêtèrent tout en haut d'un large escalier de bois.

—Pour manger, il va nous falloir descendre, ma chère, expliqua-t-elle. La salle de restaurant est toujours située en contrebas, sur un navire, mais tout le reste – du moins pour nous – est au-dessus.

—C'est étonnant, commenta Maisie en observant par-dessus la rambarde le petit groupe de passagers qui attendaient au pied des marches. Pourquoi en bas ?

—Pour être plus proche des cuisines, j'imagine, même si je ne me suis jamais sérieusement penchée sur la question, je dois vous l'avouer. Venez, très chère. Les gens commencent déjà à se rassembler ; il serait mal vu de nous faire attendre davantage. Le manque de ponctualité est à proscrire, chez une femme, et nous sommes déjà en retard par rapport à ce que j'aurais souhaité.

—Les passagers de seconde et de troisième classe mangent en bas, eux aussi ? voulut savoir Maisie tout en suivant son chaperon.

Mrs Wallace rentra le menton, comme si elle réfléchissait à la question, mais Maisie comprit très vite qu'elle avait l'esprit clairement ailleurs.

—Oh, regardez ce qui nous attend ! s'exclama la vieille femme en pointant un gros doigt devant elle.

Les dessertes accolées aux murs regorgeaient d'assiettes sur lesquelles on avait disposé des toasts en rosace surmontés de ce qui semblait être de minuscules graines noires.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Maisie, les yeux écarquillés.

—Du caviar, très chère, lui expliqua Mrs Wallace. C'est très à la mode dans les milieux aisés. Cela m'étonne que vous ne reconnaissiez pas.

—Oh... Ma mère dit que c'est une spécialité de la mer Caspienne, mais je dois avouer que je ne suis pas certaine de savoir précisément ce que c'est.

—Des œufs d'esturgeon.

—C'est vrai ?

—Vous devriez goûter. Cela ne peut pas vous faire de mal, vous qui allez vivre en bord de mer.

Puis elle fit signe à un serveur. Maisie observa l'homme prendre une assiette et s'approcher d'elles. Son regard passa alors du caviar à Mrs Wallace, en espérant que celle-ci comprenne, par un quelconque miracle, son désarroi. *Des œufs de poisson*, gémit-elle intérieurement. *Quelle horreur !*

—Il faut prendre le toast avec deux doigts, comme ça, très chère, lui dit Mrs Wallace en l'encourageant d'un sourire.

—Je n'aime pas trop le poisson...

—Voyons, Maisie, vous allez goûter, oui ou non ?

Contrariée, Maisie attrapa le petit rond de pain puis mordit dans les œufs gluants, qui avaient la texture du tapioca. Les œufs éclatèrent sur sa langue, et le goût désagréable du poisson lui envahit la bouche avant de remonter jusqu'à son nez. Elle dut contenir un haut-le-cœur.

—Alors, vous aimez ? la pressa Mrs Wallace.

Elle secoua la tête et planta ses poings serrés de chaque côté de sa taille.

—Tout le monde n'aime pas, mais je suis contente que vous ayez goûté, commenta Mrs Wallace en lui tapotant l'épaule. Je n'en raffole pas tellement moi-même, et je n'ai jamais compris pourquoi c'était autant prisé dans la société britannique. Vous savez à quoi ça m'a toujours fait penser ? À de la crotte de souris.

—Mrs Wallace !

—Qu'y a-t-il, très chère ? Ne me faites pas croire que du haut de vos dix-neuf ans vous n'êtes jamais tombée nez à nez avec une crotte de souris ?

Maisie observait le regard interrogateur de son chaperon, qui attendait de toute évidence une réponse.

—Si, bien sûr, Mrs Wallace, mais jamais sur un toast...

Avec un gloussement, Mrs Wallace éloigna Maisie des œufs de poisson pour se joindre aux autres passagers qui pénétraient dans la salle à la queue leu leu.

—Où devons-nous nous asseoir ? l'interrogea Maisie

lorsqu'elles s'arrêtèrent sur le seuil, parcourant des yeux les épaisses tables nappées de blanc qui jonchaient la salle. Il doit y avoir une sorte de plan, non ?

—Le maître d'hôtel va nous placer, ne vous tracassez pas. Nous mangerons avec les gens de notre classe.

Comme s'il l'avait entendue, un jeune homme apparut à leurs côtés, dans son uniforme blanc immaculé, et les guida vers une table ronde dont le couvert avait été mis pour huit personnes. Sur les assiettes, on avait plié les serviettes amidonnées pour qu'elles forment les voiles d'un bateau, et une grande bougie trônait au centre de la table.

Mrs Wallace versa un peu d'eau dans un verre, qu'elle tendit à Maisie. Celle-ci prit une gorgée délicate et dut lutter contre son envie de faire passer le goût infect du caviar à grands coups de gargarisme.

—Étant donné que nous allons prendre tous nos repas ici, autant nous lier d'amitié au plus vite avec nos voisins de table, vous ne pensez pas ? suggéra son chaperon.

Selon les cartons disposés sur la table, Maisie se trouvait entre un certain Mr Smalley et Mrs Wallace, qui avait pour sa part le second du navire à sa gauche. Maisie se tourna vers son voisin, un gentleman à l'allure quelque peu miteuse. Sa lèvre supérieure perlait de sueur et sa peau pelait au niveau des tempes. Maisie parvint toutefois à s'arracher un sourire poli. Mrs Wallace se pencha en avant et se présenta avec très peu de discrétion à un couple de jeunes mariés assis de l'autre côté de la table, qui était si large que même en tendant le bras chacun de son côté, il était impossible de se toucher ne serait-ce que le bout des doigts. Le couple répondit avec la même ardeur qu'ils voyageaient avec les parents de la mariée, Mr et Mrs Jenkins.

Un serveur gagna leur table et alluma d'abord la bougie à l'aide d'un long cierge. Puis il annonça le menu, ce à quoi Mrs Wallace s'empressa de répondre :

—Je vais choisir pour nous deux, très chère. Vous êtes

beaucoup trop jeune pour faire des choix alimentaires raisonnables. Ce soir, nous goûterons donc le saumon mariné.

La tête basse et les dents serrées, Maisie fit de son mieux pour ravalier sa frustration. Elle aurait voulu prendre le canard, parce qu'elle savait que sa mère abhorrait cela, et puis elle avait déjà signifié à Mrs Wallace qu'elle ne raffolait pas particulièrement du poisson. *Quelqu'un finira-t-il un jour par voir que je suis capable de penser par moi-même ? Bon Dieu !* songea-t-elle en se réjouissant intérieurement de son blasphème. *J'ai presque vingt ans, et je suis visiblement assez grande pour me marier. Pourquoi n'ai-je pas le droit de choisir ce que je veux manger ?*

Durant le repas, elle mangea du bout des lèvres, sirotant de temps à autre son verre tout en observant ses compagnons, son regard passant de l'un à l'autre comme dans un match de tennis. La mère de la mariée se frictionnait les bras en se plaignant du froid.

— Je suis en plein courant d'air, Harold, dit-elle à son mari avant de planter un regard accusateur sur la porte. Tu peux leur demander de la fermer ?

— Bien sûr, très chère, répondit Harold en se levant.

Un instant plus tard, un serveur bondit sur sa serviette tel un chat sur une pelote de laine et la remplaça par son assiette.

Mrs Wallace couvrit discrètement sa bouche et lui chuchota :

— Essayez de faire la conversation, si vous ne voulez pas passer pour quelqu'un d'impoli.

— Vivement un peu de chaleur ! lança alors Maisie à l'autre bout de la table.

La mère de la mariée glissa la main derrière son oreille et secoua la tête. Maisie se pencha sur la table avant de faire une nouvelle tentative.

— C'est pour le beau temps que vous avez choisi l'Australie ?

Le nouveau gendre de la femme, un homme charmant aux cheveux blonds affublé d'une moustache militaire, répondit pour elle.

—Il va falloir parler plus fort si vous voulez vous faire entendre, Miss Porter. Ma belle-mère a de sérieux soucis d'audition.

—Oh, quel dommage ! commenta Maisie, une main placée sur le cœur, bien que cela ne lui fasse ni chaud ni froid.

—Ne vous donnez pas la peine de crier ce soir. Vous aurez tout le temps d'apprendre à la connaître. Autant discuter avec quelqu'un d'autre, pour le moment, ne pensez-vous pas ?

Le serveur retira son bol de consommé, qu'elle avait à peine touché.

Elle n'était clairement pas d'humeur à essayer une nouvelle réprimande à motif culinaire, mais un coup d'œil à Mrs Wallace la rassura : son chaperon était en pleine discussion avec le second et rayonnait tel un phare.

Maisie se tourna alors vers son voisin, qui faisait peine à voir. Il plantait sa fourchette dans ses petits pois, un à un, les alignant sur ses dents comme des perles sur un boulier.

—Je peux vous passer quelque chose, Mr Smalley ? Le sel ou le poivre, peut-être ?

Ou bien une pelle ?

—La bouteille de vin, répondit-il la bouche pleine. Puis la panière.

Préférant résister à tout sarcasme, Maisie lui tendit la carafe à décanter.

—Votre femme ne vous a pas accompagné ?

Mrs Wallace, qui avait de toute évidence l'ouïe aussi fine qu'une chauve-souris, vint se coller à elle comme pour lui confier un secret.

—Pas de questions personnelles, Maisie. C'est grossier.

Mr Smalley remplit son verre et le fit tourner à la lumière de la bougie pour en inspecter le liquide ambré. Il prit une longue gorgée qu'il garda en bouche un long moment, comme s'il y cherchait la réponse à sa question, puis il se mit à fourrer son petit pain de gros morceaux de beurre.

—Jamais été marié, commenta-t-il en lâchant un jet de

postillons. Mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas ouvert aux propositions...

Plus les plats passaient et plus Smalley devenait pénible. En se basant sur ses sourcils en bataille et les touffes de poils gris qui lui cernaient les oreilles, Maisie lui donnait une soixantaine d'années. Qu'ils aient au moins quarante ans d'écart ne semblait qu'encourager l'homme. Lorsqu'on posa les desserts sur la table, dans leurs bols en verre étincelants, il était déjà beaucoup trop près, sa main maculée de taches de vieillesse s'approchant de plus en plus de la sienne, jusqu'à ce qu'il vienne emprisonner sa paume entre la crème fraîche et la crème anglaise. Ses gros doigts se firent plus impudents entre le fromage et les crackers, et lorsqu'on servit le café, son genou cognait au sien avec la détermination d'un bélier en rut.

— Laissez-moi vous raconter ce qui m'amène sur ce navire, Miss Porter, dit-il en prenant une poignée de petits fours, disposés sur une assiette en porcelaine ovale. Je conduis l'Empire britannique dans ces contrées sauvages afin de renforcer la loi et l'ordre dans l'une de ces nombreuses villes victimes de la ruée vers l'or. Je m'appête à être le nouveau magistrat résident de Ballarat, rien de moins ! Qu'est-ce que vous en dites ?

Puis il glissa un petit four dans sa bouche et se mit à mâcher.

— Et vous, Miss Porter ? Qu'est-ce qui vous amène en Australie ?

Mrs Wallace remonta ses lunettes sur son nez avant de déclarer :

— Maisie part en Australie pour se marier.

— Oh ! s'exclama Mr Smalley, qui semblait soudain avoir repris du poil de la bête. On part à la chasse, alors ?

Maisie s'enfonça dans sa chaise, rouge de honte, mais Mrs Wallace s'empressa de voler à son secours.

— Pas du tout, Mr Smalley, répliqua-t-elle en remuant un doigt accusateur. Figurez-vous qu'elle s'est déjà trouvé un très beau prix. Miss Porter est fiancée.

Maisie eut un léger haut-le-cœur à la mention de son mariage, mais elle espérait que la franchise de Mrs Wallace aurait au moins pour effet de tempérer les ardeurs de son voisin de table.

L'homme ne se découragea pourtant pas. Il saisit la carafe et versa un fond de vin dans un verre, qu'il poussa dans sa direction.

— Vous boirez bien un peu de vin, dans ce cas, Miss Porter ? Pour fêter votre bonne fortune !

Puis il plongea la main sous la nappe et se mit à malaxer son genou de ses gros doigts moites. Incapable de bouger sans déclencher un scandale, Maisie sentit sa main remonter sur sa cuisse avec l'agilité d'une belette. Elle la repoussa du bout des doigts et remua sur sa chaise pour mettre autant de distance possible entre eux deux. *S'il recommence une seule fois, je lui plante ma fourchette dans la main*, se promit-elle.

— Je ne crois pas, non, Mr Smalley, intervint Mrs Wallace en repoussant le verre vers lui. Mais je veux bien boire à sa place.

Le bateau à vapeur avançait lentement vers sa destination. L'air chaud devint torride, et ne fit que confirmer le côté peu pratique des vêtements de Maisie. Loin de tout ce qu'elle connaissait, la jeune femme se découvrait jour après jour un véritable esprit de rébellion. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait de comptes à rendre à personne. Enfin, il y avait tout de même Mrs Wallace à considérer.

Son premier acte de révolte lui vint naturellement un matin. Dans la cabine, les deux femmes s'habillaient et se déshabillaient principalement derrière les rideaux de leurs lits respectifs. Mrs Wallace s'était attribué la couche du bas sans chercher à discuter, et pour Maisie, le fait de devoir emprunter cette minuscule échelle de bois plusieurs fois par jour perdit très vite tout son attrait. Aussi bien assise qu'allongée, s'insérer dans son corset, entre les baleines qui lui faisaient un mal de chien et

la chaleur insupportable qui régnait sous le plafond, était un véritable calvaire. Même sans ce vêtement qui lui comprimait les côtes et la poitrine, et qui se moulait sans réel intérêt à son chemisier, elle était maigre comme un clou.

Comme cela doit être agréable d'appartenir à une tribu indigène qui ne porte rien du tout..., songea-t-elle en tirant sur les lacets, dans son dos. Alors, dans l'intimité de son minuscule lit, elle profita de ce que Mrs Wallace dormait encore pour retirer son corset, et le fourra tout au fond de sa malle.

Si Mrs Wallace remarqua quoi que ce soit, elle n'en fit aucune mention. En effet, son chaperon avait tendance à délaissé son devoir depuis quelque temps, trop distraite qu'elle était par Mr Smalley. L'homme semblait lui avoir fait un certain effet, mais les regards de plus en plus insistants qu'il posait sur Maisie faisaient presque regretter à celle-ci ses mains baladeuses.

Un soir, vers vingt-deux heures, alors que cela faisait des semaines qu'ils étaient en mer, que le bateau approchait le cap de Bonne-Espérance et que Maisie fondait sous la chaleur, Mr Smalley harcela ses compagnes de voyage afin qu'elles se joignent à lui pour une partie de bridge.

Son dos perlait de sueur sous sa chemise de laine, ses pieds déliquescents l'imploraient de les libérer de ces atroces bas de soie, et elle avait les joues en feu. Elle plia soigneusement sa serviette et la posa sur son assiette.

— Cela vous dérange si je vous fais défaut ce soir, Mrs Wallace ? Je n'ai jamais vraiment compris les règles de ce jeu, et j'ai tellement chaud, dans cette tenue, que je préférerais faire un tour sur le pont afin de prendre un peu l'air avant d'aller me coucher.

— Il est impensable que vous fassiez une chose pareille seule, voyons ! Voulez-vous que les gens vous prennent pour une femme légère ? Vous ne devez pas oublier votre statut, Maisie. Vous êtes *fiancée*.

Elle appuya bien sur le mot et jeta un regard glacial à Mr Smalley.

— Je renoncerai donc au bridge pour ce soir et vous accompagnerai afin de préserver votre réputation. L’Australie occidentale détient une toute petite communauté britannique, et les rumeurs ne manqueront pas si l’on vous voit vous promener seule, croyez-moi. Il va falloir vous défaire de cette habitude, très chère.

Maisie posa les yeux sur ses mains et souffla un « Non » destiné à personne en particulier, et surtout à elle-même. Toute la soirée, elle avait simulé un sourire au point d’en avoir mal aux joues, et elle n’en pouvait plus de ce répugnant Smalley et de son jeu de bridge.

Mrs Wallace se mit alors à battre des cils à toute vitesse, abasourdie.

— Je vous demande pardon ?

— Je m’apprête peut-être à me marier, mais il n’est pas non plus question que je rentre dans les ordres. Je suis tout à fait capable de me promener seule.

— Ne soyez pas insolente, jeune fille. N’avez-vous donc aucun sens de la bienséance ?

— Désolée, répondit-elle alors. Je n’aurais pas dû dire ça.
À voix haute.

— Bien, commenta Mrs Wallace en opinant du chef. Alors, vous venez ? Je croyais que vous vouliez prendre l’air ?

Les différents ponts n’étaient séparés que par deux portillons en bois, mais chacun était bien conscient de leur fonction : garder les membres de chacune des trois classes à la place qui était la leur.

Ce soir-là, Mrs Wallace se sentait particulièrement téméraire.

— Que diriez-vous, très chère, que l’on fasse un tour en troisième classe ?

Maisie remarqua soudain l’accent traînant avec lequel elle s’exprimait – sans doute dû à un excès d’alcool.

Aurions-nous échangé les rôles sans que je m'en aperçoive ? Est-ce désormais moi, l'adulte qui doit décider de ce qui est bon ou pas ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dit-elle en posant une main sur le bras de son chaperon. Nous n'avons pas le droit d'aller sur un autre pont que le nôtre. Le capitaine a été très clair sur ce point. Vous ne vous souvenez pas ? Il en a parlé au tout premier dîner.

— Bien sûr que si, mais il ne parlait pas des gens comme nous, Maisie. Le peuple de troisième classe sait bien où est sa place ; cela fait des siècles qu'on le lui rappelle. La remarque du capitaine les concernait eux, pas nous.

— Ils n'étaient pas à table avec nous, Mrs Wallace.

— Oh, vous voulez bien arrêter de chicaner, dites ?

Puis elle ouvrit le portillon qui donnait sur le pont inférieur et dévala bruyamment la volée étroite de marches en bois, suivie de sa complice plus que réticente. Le ciel était couvert, mais de temps à autre, les nuages laissaient filtrer un rayon de lune qui éclairait le pont de sa pâle lueur. Maisie vit aussitôt qu'elles n'étaient pas les seules intruses, ici : au pied de l'escalier se tenait un homme au visage tacheté par le soleil et aux dents affreusement jaunes. Il avait le dos plaqué à l'une des lanternes du bateau. Elle l'avait déjà vu dans le salon de première classe. L'homme portait ce que sa mère aurait appelé « une tenue de nouveau riche », il fumait l'un de ces cigares très fins et, de toute évidence, n'avait pas hésité à profiter grassement de la sélection de digestifs proposés là-haut. Il tangua brusquement en avant et se retint au garde-corps, ses doigts osseux agrippés au bois lisse tel un aigle perché sur une branche.

— Est-ce vous, Mr Farmount ? s'exclama Mrs Wallace en clignant des yeux, essoufflée par les quelques marches qu'elle venait de descendre.

L'homme ne s'embarrassa d'aucune révérence – probablement conscient qu'il risquait fort de finir par terre, songea Maisie.

—Mesdames. Qu'est-ce qui vous amène en troisième classe ?

—Nous avons envie de nous dégourdir un peu les jambes, répondit Mrs Wallace. Et vous-même ?

—Je garde un œil sur ce que mes plongeurs font quand ils ne travaillent pas, dit-il en tirant sur son cigare avant d'expirer, la bouche grande ouverte, un épais nuage bleuâtre.

—Pour quoi plongent-ils, exactement ? l'interrogea Maisie, qui imaginait déjà des galions espagnols et des trésors enfouis.

—Pour pêcher des perles. Ils se rendent en Australie afin de relever un pari, expliqua-t-il en l'examinant brièvement du regard avant de détourner les yeux.

—Quel genre de pari ? demanda Maisie.

Elle suivit la ligne de son bras, s'attendant presque à découvrir des ongles limés en pointe, telles des serres.

—Plus qu'un pari, il s'agit d'une mise au point, se reprit l'homme.

—Je crains de ne pas vous suivre...

Mr Farmount se rapprocha alors en titubant, leur crachant à la figure son haleine acide teintée de cigare.

—Mes hommes s'appêtent à démontrer que l'industrie perlière est bien mieux servie par les plongeurs blancs.

Quand Maisie secoua la tête, sous l'effet de l'incompréhension, Farmount la regarda comme s'il avait affaire à la dernière des idiots.

—L'industrie fait venir de la main-d'œuvre étrangère, expliqua-t-il en se tamponnant le visage d'une main tachetée. Des Japonais, principalement. L'Australie n'en veut plus.

—Et vos plongeurs anglais vont l'aider à s'en débarrasser ? En leur faisant perdre leur emploi ?

—Exactement. Ils ne sont plus les bienvenus.

Maisie observa la dizaine d'hommes assis sous les lumières du pont et qui jouaient aux cartes pour un tas d'allumettes.

—Mais ça n'est pas juste...

—Ce n'est pas la question, répliqua Mr Farmount en délo-

geant un brin de tabac d'entre ses dents. Le gouvernement veut des Anglais, un point c'est tout. Ces immigrés vont comprendre ce que c'est de travailler.

— Vos hommes ont de l'expérience en matière de pêche à la perle ?

Mr Farmount balaya sa remarque d'un revers de main.

— Ce ne sont que des détails, cela, ma chère. Il faut savoir plonger dans l'eau, ni plus ni moins. Peu importe, au final, ce qu'on cherche.

Maisie jeta un nouveau regard en direction des joueurs. L'un des hommes, ses cartes plaquées en éventail contre son torse, leva les yeux pour les braquer sur elle, sans la lâcher une seule seconde. Il était assis en tailleur, une cigarette allumée entre ses lèvres, et il était brun et fin, un peu comme une panthère qu'elle avait un jour vue dans un zoo. Ses doigts se crispèrent sur ses cartes, et Maisie fut submergée par l'attention qu'il lui portait. Elle avait l'impression de faire face à une bête sauvage s'appêtant à bondir sur sa proie. Elle baissa la tête quelques secondes puis reposa les yeux sur lui, le ventre noué par une sensation étrange qu'elle n'aurait su nommer.

De douces gouttes chaudes se mirent alors à tomber brutalement du ciel noir d'encre.

— Prenez mon bras, très chère, dit Mrs Wallace en se détournant de Mr Farmount. Il est grand temps qu'on aille vous coucher.

Maisie nicha sa main sous le coude de Mrs Wallace et la guida vers l'escalier sombre. Sur la marche du bas, la lampe projetait une petite tache jaune. Elle posa le pied en son centre et, pour une raison qu'elle aurait été incapable de s'expliquer, elle se tourna une dernière fois vers les joueurs.